

## *La lettre de Thuy*

colonisation. Et j'aimerais savoir ce qu'en pensent le gouverneur et les gardiens du bagne. Dire qu'ils ont critiqué les Allemands qui avaient des camps de concentration !

– Tous les blancs sont pareils, alors...

– Surtout ne généralise jamais, sinon tu ne pourras plus réfléchir comme il faut. Lorsqu'un chien te mord, vas-tu en déduire que tous les chiens sont méchants ?

– Non...

– C'est pareil. C'est à partir des détails qu'on construit des généralités. Mon vieil instituteur français était un homme extraordinaire, il y a des gardiens héroïques qui aident et consolent les bagnards dans les prisons de Poulo Condore, et il y a encore plein d'exemples que je pourrais te citer. Ces gens-là n'écoutent que leur coeur. Ils ont des sentiments humains à la place des idées politiques.

– Ce sont ceux qui réfléchissent ?

– Tu as tout à fait raison. Je vois que tu m'as bien écouté. Les autres suivent les directives de leur camp ou ce que leur dictent leurs intérêts. Ou alors ils agissent avec le troupeau. L'idée qu'on fait partie du troupeau, tu sais, c'est confortable pour l'esprit. Ils lisent tous le même journal et finissent tous par penser comme le journal, par fainéantise le plus souvent. C'est ça, la politique : moins les gens seront éduqués, moins on leur apprendra à réfléchir par eux-mêmes, à chercher s'il n'existe pas une autre vérité que celle du journal, et plus il sera facile de les asservir. La curiosité, c'est le premier pas vers la liberté. Mais c'est aussi un chemin dangereux, parce que les dirigeants s'arrangent pour te montrer comme un danger.

– Tu es communiste, toi ?

– Je ne crois pas. C'est une idée qui vient du nord et qui aura du mal à se répandre chez nous. La doctrine me paraît séduisante, c'est vrai, parce qu'elle conduira les peuples disciplinés à

*René Saulet*

une vie idéale, morale et prospère. Mais elle suppose une certaine raideur générale, et je ne suis pas fait pour ça. Si tu veux que ça fonctionne, il faut souvent faire abstraction de tes idées personnelles. Et on retombe sur ce que je viens de te dire, c'est-à-dire la vérité du journal pour tout le monde. Néanmoins, je ne crois pas que le Vietnam pourra s'en passer s'il veut obtenir son indépendance un jour.

13

Les jours passèrent, puis les semaines. Leur vie était rythmée par leurs voyages au marché, avec Tam ou d'autres pêcheurs. Thuy faisait l'unanimité avec son sourire, sa gentillesse, son humilité. Même les femmes lui disaient qu'elle était belle et lui faisaient des cadeaux de fruits et de légumes frais.

Un groupe de relégués, qui avaient trouvé des compagnes sur place, voulut l'attirer dans son hameau. Ce serait plus facile, disaient-ils, pour son bébé et pour elle. Surtout qu'ils avaient parmi eux un médecin déporté pour avoir secouru et caché un révolutionnaire. Mais elle refusa. Elle préférait rester avec Kim parce qu'il devait avoir besoin de sa présence pour continuer d'espérer une vie meilleure. Il ne le disait pas, mais on devinait qu'il était devenu un peu amoureux d'elle. Parfois, il regardait son ventre qui grossissait en se disant que, peut-être, cette petite famille allait remplacer celle qu'il avait perdue.

Cette pensée attristait Thuy. Il n'était pour elle qu'un nouveau père, une sorte d'idéal intellectuel et humaniste. Quant à l'enfant à naître, elle ne le voulait pour rien au monde. Depuis qu'elle avait eu connaissance de sa grossesse, elle était obsédée par l'idée de le faire disparaître. Elle avait d'abord serré très fort ses vêtements autour de sa poitrine et de son ventre. Et puis elle s'était mise à courir et à sauter parmi les rochers, en espérant qu'une chute allait la délivrer de son fardeau. Parfois même, elle

se donnait des coups qui ne faisaient que bleuir sa peau. Plusieurs fois, Kim l'avait surprise et s'était précipité sur elle pour l'arrêter.

– Cet enfant, ce n'est pas toi ! Il n'a rien fait pour que tu te venges sur lui. Quand il sera là, tu changeras d'avis et tu seras heureuse de pouvoir le nourrir et le bercer. On te fera des compliments sur lui et tu seras toute fière. Arrête, Thuy, arrête !

– Je ne veux pas d'une ordure de Français !

– Il ne sera pas français. Il sera ton fils, vietnamien comme toi, et tu l'élèveras comme un vrai Vietnamien. De l'ordure, comme tu dis, naîtra un beau garçon à qui nous enseignerons les plus belles valeurs du monde.

– Tu le garderas si tu veux. Moi, je ficherais le camp loin d'ici !

Ils se séparaient, fâchés l'un contre l'autre, fâchés contre eux-mêmes, fâchés contre le sort qui s'était toujours acharné contre eux. Et puis Kim trouvait le moyen de la faire sourire et ils tombaient dans les bras l'un de l'autre. Elle étreignait ce vieux bonhomme tout sec, boiteux et édenté, heureuse de l'avoir rencontré et de partager son courage. Lui, à ce moment-là, retenait ses larmes pour ne pas tout gâcher.

Le drame survint vers le sixième mois de la grossesse de Thuy. Le jour s'était levé et Kim dormait encore. Il avait laissé passer l'heure de se rendre au marché. Thuy descendit de son hamac et vint le secouer doucement.

– Kim ? Tu dors ? Tu es malade ?

Il ne bougea pas... il ne bougeait plus ! Il s'était recroquevillé en position foetale, et sa bouche moussait d'une écume rosâtre. Thuy resta un moment pétrifiée :

– Kim ! Mon vieux Kim ! Réveille-toi ! Ne me laisse pas toute seule ! Kim ! Oh Kim, ce n'est pas vrai ! Allez, réveille-toi, on a encore tellement de belles choses à faire ensemble ! L'enfant, si